



HAL
open science

La langue des manuscrits grammaticaux arabes médiévaux : entre fuṣḥā et ʿāmmiyya

Manuel Sartori

► **To cite this version:**

Manuel Sartori. La langue des manuscrits grammaticaux arabes médiévaux : entre fuṣḥā et ʿāmmiyya. Romano-Arabica, 2014, 14, pp.301-317. halshs-00961361

HAL Id: halshs-00961361

<https://shs.hal.science/halshs-00961361>

Submitted on 21 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

University of Bucharest
Center for Arab Studies

مركز الدراسات العربية



ROMANO-ARABICA

XIV

2014

'*Ām̄miyya* and *Fuṣḥā* in Linguistics
and Literature

UNIVERSITY OF BUCHAREST
CENTER FOR ARAB STUDIES

ROMANO-ARABICA

XIV

‘Āmmiyya and Fuṣḥā in Linguistics and Literature



editura universității din bucurești®

– 2014 –

Editors:

George Grigore (University of Bucharest, e-mail: gmgrigore@yahoo.com)

Laura Sitaru (University of Bucharest, e-mail: lauramariana.sitaru@g.unibuc.ro)

Assistant Editors:

Gabriel Bițună (University of Bucharest, e-mail: gabrielbituna@gmail.com)

Georgiana Nicoarea (University of Bucharest, e-mail: nicoareageorgiana@yahoo.co.uk)

Ovidiu Pietrăreanu (University of Bucharest, e-mail: ovidiupietrareanu@yahoo.com)

Editorial and Advisory Board:

Ramzi Baalbaki (American University of Beirut, Lebanon)

Ioana Feodorov (Institute for South-East European Studies, Bucharest, Romania)

Sabry Hafez (Qatar University, Qatar / University of London, United Kingdom)

Marcia Hermansen (Loyola University, Chicago, USA)

Pierre Larcher (Aix-Marseille University, France)

Jérôme Lentin (INALCO, Paris, France)

Giuliano Mion ("Gabriele d'Annunzio" University, Chieti-Pescara, Italy)

Luminița Munteanu (University of Bucharest, Romania)

Stephan Procházka (University of Vienna, Austria)

Valeriy Rybalkin ("Taras Shevchenko" National University of Kyiv, Ukraine)

Shabo Talay (University of Bergen, Norway)

Irina Vainovski-Mihai ("Dimitrie Cantemir" Christian University, Bucharest, Romania)

Ángeles Vicente (University of Zaragoza, Spain)

John O. Voll (Georgetown University, Washington, D.C., USA)

Cover: *Wi'ām* (Harmony), by G. Bițună

Published by:

© **Center for Arab Studies**

Pitar Moș Street n° 7-13, Sector 1, 010451, Bucharest, Romania

<http://araba.ils.unibuc.ro/>

Phone : 0040-21-305.19.50

© **Editura Universității din București**

Șos. Panduri, 90-92, București – 050663; Telefon/Fax: 0040-21-410.23.84

E-mail: editura.unibuc@gmail.com; editura_unibuc@yahoo.com

Internet: www.editura.unibuc.ro

ISSN 1582-6953

Contents

Yaşar Acat ; Tayseer Mohammad al-Zyadat (بشار آجات؛ تيسير محمد الزيادات), القيم الأخلاقية في الأمثال المحلمية (<i>Moral Values in Mhallami Proverbs</i>).....	7
Andrei A. Avram , <i>The Fate of the Interdental Fricatives in Maltese</i>	19
Carmen Berlinches Ramos , <i>Textos dialectales sobre la ciudad de Damasco</i>	33
Lidia Bettini , <i>Le verbe arabe 'āṭara, yu'tīru pour une fiche lexicographique</i>	59
Gabriel Biṭună , <i>On Loaned Consonants in the Spoken Arabic of Siirt</i>	77
Aziza Boucherit , <i>Le jeu de la bûqâla: de l'espace domestique à l'espace public de Facebook</i>	89
Andreea Dumitrescu , <i>Samples of Written Fuṣḥā and Moroccan Dāriža in Vasile Alecsandri's Novel O călătorie în Africa (A Journey to Africa)</i>	109
Bābak Farzāneh , <i>A Historical Study of the Strategies in Arabic Teaching Methodology</i>	127
George Grigore , <i>The Verb of Perception šāf "to see" in Baghdadi Arabic</i>	139
Samir F. Hajj , <i>Christian Symbols: The Rock and the Sea in the Works of Jabra Ibrahim Jabra</i> ...	149
Marco Hamam , <i>Bimodalism: Arabic Diglossia as a Double Modality of Communication</i>	165
Sandra Hammett , <i>Irregular Verbs in Maltese and Their Counterparts in the Tunisian and Moroccan Dialects</i>	193
Bohdan Horvat , <i>Egyptian Arabic Poetry and Literary History</i>	211
Angela Daiana Langone , <i>Caricatures et révolution en Tunisie</i>	221
Pierre Larcher , <i>Ibn Baṭṭūta et le faqīh de Kāwiya (Geyve, Anatolie) : « arabe ancien » et « arabe nouveau »</i>	235
Georgiana Nicoarea , <i>Cairo's New Colors: Rethinking Identity in the Graffiti of the Egyptian Revolution</i>	247
Yulia Petrova , <i>The Compound Tense Forms in Egyptian Arabic</i>	263
Ovidiu Pietrăreanu , <i>Clause Order Flexibility and Verbal Periphrases in Conditional Sentences in Contemporary Literary Arabic</i>	277
Manuel Sartori , <i>La langue des manuscrits grammaticaux arabes médiévaux. Entre fuṣḥā et 'āmmiyya</i>	301
Laura-Andreea Sterian , <i>Pronominal Resumption in Baghdadi Arabic: A Case for Movement</i>	319
Ewald Wagner , <i>Ein Lobgedicht Ibn An-Nabīhs auf al-Malik al-Ašraf</i>	337
Igor Younes , <i>Notes préliminaires sur le parler bédouin des 'Abu 'Īd (vallée de la Békaa)</i>	355

LA LANGUE DES MANUSCRITS GRAMMATICaux ARABES MÉDIÉVAUX : ENTRE *FUṢḤĀ* ET *‘ĀMMIYYA* ¹

Manuel Sartori

Aix-Marseille Université, IREMAM - Sc Po Aix

Abstract. This article shows how grammatical texts, and in this case medieval Arabic grammatical manuscripts, dealing primarily of classical Arabic, are not necessarily free of dialectal and/or Middle Arabic features, and thus belong, despite the prenotional approach we can have of their alleged writing in pure classical Arabic, to this in-between which is writing in *fushā* and *‘āmmiyya*.

Keywords: autonomy ; classical Arabic ; dialect ; graphemology ; hypercorrection ; Ibn al-Hāǧib ; medieval manuscripts ; Middle Arabic ; morphology ; phonology ; syntax.

Le thème de ce numéro étant *‘Āmmiyya and Fuṣḥā in Linguistics and Literature*, que pourrait bien y faire l'étude de la langue de manuscrits grammaticaux arabes médiévaux décrivant l'unique *fushā* ? Nous montrerons que cette interrogation rhétorique, et prénotionnelle, est à relativiser. Notons tout d'abord que même si le terme de « langue » peut s'interpréter extensivement, puisqu'il s'agit d'un lexique d'une part et d'une grammaire de l'autre, nous ne traiterons dans les lignes qui suivent que de l'aspect grammatical, ce dernier étant traditionnellement subdivisé en syntaxe, morphologie et phonologie ², de la langue de quelques manuscrits grammaticaux arabes médiévaux.

Comme l'indique le titre de cet article, il s'agit de voir comment la langue des manuscrits grammaticaux arabes médiévaux se trouve être, parfois tout au moins et nonobstant son identification prénotionnelle comme « classique », entre *fushā* (« langue classique » ³) et *‘āmmiyya* (par opposition à la première : langue du commun, de la masse populaire, donc « langue dialectale »). Que la langue des manuscrits dont il est question appartienne, d'un point de vue général tout autant que de manière idéolinguistique, puisqu'il s'agit d'un ouvrage grammatical décrivant la langue dite « classique », à la première catégorie n'étonne que peu : le propre d'un traité de grammaire est de rappeler la norme linguistique et, concernant l'arabe, la langue pensée comme « la plus pure », « la plus châtiée », à savoir la

¹ Version remaniée de l'intervention au séminaire de linguistique arabe et sémitique donnée à l'IREMAM le 23 octobre 2013.

² Les grammairiens arabes divisent plus précisément entre syntaxe d'une part (et avant) et morphophonologie d'autre part (et ensuite), contrairement aux grammairiens orientalistes de l'arabe qui, elles, débutent par la morphologie et la phonologie pour réserver ensuite le morceau de choix à la syntaxe.

³ Au sens non d'un état historique de la langue, mais d'une catégorie sociolinguistique, ici de première classe, de prestige et aussi de ce « qui s'enseigne dans les classes », c'est-à-dire comme norme prestigieuse et scolaire comme le rappelle Pierre Larcher (2006 : 259).

*luġa al-fuṣṣḥā*⁴. Il s'agira par contre pour nous, dans ces quelques lignes, d'évaluer en quoi cette langue des manuscrits grammaticaux arabes médiévaux ressortit aussi de cette entre-deux qu'est l'arabe moyen⁵, c'est-à-dire d'un entre *fuṣṣḥā* et *'āmmiyya*. Nous relèverons donc à la fois les traits propres à cet état de langue, mais aussi les traits proprement dialectaux relevant donc de la *'āmmiyya*⁶. Nous présenterons aussi quelques cas représentatifs d'hypercorrection pouvant trahir une imparfaite maîtrise de la langue classique ou venir souligner une pratique dans la tradition grammaticale arabe, celle de l'autonymie.

Ces lignes se veulent essentiellement présenter un *relevé* des « écarts »⁷ qu'il est possible de trouver dans des manuscrits *grammaticaux* (qui nous soit ici permis d'insister une nouvelle fois) entre la norme dont ils traitent au premier chef et la réalité de leur rédaction. Nous n'analyserons donc en conséquence pas systématiquement ces « écarts », ce qui allongerait par trop la simple présentation de la pluralité de l'arabe dont nous voulons faire état ici⁸. L'intérêt est en effet uniquement d'insister une fois encore sur le fait que la langue dite « classique », *al-'arabiyya al-fuṣṣḥā*, tout en étant la norme exposée et sacralisée dans ces textes grammaticaux dont il est question, n'est pas pour autant toujours la variété présente au sein de ces mêmes textes. L'arabe moyen n'est donc pas une particularité exclusive des textes narratifs médiévaux, les grammairiens (ou les copistes à leur suite), eux aussi, pouvant décrire une variété de langue et, parfois, en utiliser une autre...

Pour présenter ces « écarts » et les signes trahissant, dans un texte grammatical dont le propos est pourtant une nouvelle fois le rappel de la norme *classique*, la présence de traits dialectaux ou d'arabe moyen, nous avons utilisé quatre manuscrits d'un même traité grammatical. Ce traité est le *Imlā' 'alā al-Kāfiya* (« le Commentaire dicté du Précis ») d'Ibn al-Ḥāḡib (m. 646/1249⁹), grammairien et jurologue postclassique¹⁰, et forme l'auto-

⁴ Sur laquelle nous renvoyons à Larcher (2008). C'est du reste pour cette raison que nous parlons de position idéolinguistique pour caractériser ceux pour qui cet état de langue est le premier, le plus pur, le plus châtié, etc.

⁵ Pour lequel nous renvoyons, en plus des études sur les caractéristiques formelles de cet état de langue (not. Lentin (2003 : 91-111), Lentin (2004 : 434-55), Kouloughli (2004 : 121-143) et Kouloughli (s. d.)) à Larcher (2001 : 578-609) pour une vue synthétique, en diachronie et en synchronie, de la notion même d'arabe moyen et de moyen arabe.

⁶ Il faut en effet ici au moins distinguer entre trait d'*arabe moyen* (comme par exemple le caractère asyndétique de la syntaxe ou le fait d'avoir pour pronom relatif un *al-laḡī* invariable en genre et en nombre contrairement à son équivalent classique qui s'accorde en genre et en nombre avec son antécédent déterminé) et trait proprement *dialectal* (comme *illī*, équivalent dialectal du précédent et, lui aussi, invariable en genre et en nombre).

⁷ Nous prenons bien soin de mettre ce terme entre guillemets pour insister sur le fait qu'il ne s'agit pas, pour nous tout au moins, de *fautes ontologiques* au regard de la norme classique et pour souligner le fait que cette dernière ne vaut que par ce qu'elle vaut, i.e. une règle, pour un état de la langue arabe, mais non LA règle de l'Arabe.

⁸ De même, ce qui mériterait une étude à elle-seule et qui excéderait de beaucoup le cadre de cet article, nous ne traiterons pas des systèmes hypothétiques et de l'écart entre ce que le texte du *Imlā' 'alā al-Kāfiya* en présente et sa propre pratique à ce sujet.

⁹ Nous suivons ici l'usage orientaliste en donnant pour les années comme pour les siècles, la date hégirienne puis la date chrétienne.

¹⁰ Nous suivons ici l'usage orientaliste, lui-même imité de l'usage oriental, en parlant d'époque « classique » jusqu'à la première moitié du v^e/xi^e siècle et d'époque « postclassique » au-delà. Cf. Larcher (2005 : 96).

commentaire¹¹ qu’il fit de sa *Kāfiya fī al-naḥw* (« le Précis de syntaxe ») et commenté plus tard par Raḍī al-Dīn al-Astarābādī (m. 686/1287 ou plus sûrement 688/1289¹²).

En préambule à ce travail, notons que nous sommes loin de ce que certains textes narratifs peuvent présenter comme caractéristiques écrites telles celles que font remarquer Jean-Patrick Guillaume (2002) dans « Le moyen-arabe, langue des *Mille et une nuits* », Jérôme Lentin (2004) dans « La langue des manuscrits de Galland... » ou Muḥsin Maḥdī (1984) dans l’introduction à l’édition des *Mille et une nuits* (I, 37-51). Ayant affaire à un texte grammatical, nous ne pouvons en effet observer autant d’interpénétrations entre la langue dite classique et ses composantes dialectales comme ce peut être le cas dans le *Roman de Baybars* par exemple où des traces d’oralités sont perceptibles justement grâce à des registres plus dialectaux que d’autres qui sont, eux, narratifs. On n’observe pas non plus autant de traits propres, justement perceptibles dans ces textes narratifs, qui seraient ceux de l’arabe moyen.

Néanmoins, et quelque ténus que soient les « écarts » à la norme classique, même s’ils ne sont jamais très importants et, encore une fois, même si nous ne trouverons pas dans ce traité grammatical la même ampleur des caractéristiques que l’on peut trouver dans d’autres textes, narratifs ou autres, en termes d’arabe moyen, de présence dialectale ou d’hypercorrection, il n’en demeure pas moins qu’il est intéressant de noter, et ce justement parce que nous sommes face à un texte *grammatical*, traitant donc de la norme linguistique de l’arabe, que ces manuscrits présentent *malgré tout* des caractéristiques trahissant un « écart » par rapport à la norme classique. Il est en effet tout à fait singulier qu’un texte traitant de la norme grammaticale s’en affranchisse, ici et là, singulier et c’est pour cette raison même que cela mérite notre attention car l’on aurait pu trop facilement croire ces phénomènes comme propres à ces autres textes tels les *Mille et une nuits* ou le *Roman de Baybars*.

Précisons, avant d’entrer dans le détail du relevé qui nous occupe, que nous n’entreverrons pas les aspects purement graphiques propres à l’écriture des manuscrits médiévaux que sont *scriptio plena*, *defectiva*, *continua*, graphies multiples de la *hamza*,

¹¹ Ibn-Ḥāḡīb est en effet l’auteur à la fois du texte de base (*matn*) dit *al-Kāfiya fī al-naḥw* (« le Précis de syntaxe »), épitomé qu’il tire du *Mufaṣṣal* (« Capitulaire ») de Zamaḥṣarī (m. 538/1144), mais aussi du commentaire de ce même texte de base, dit *al-Imlā’ alā al-Kāfiya* (« le Commentaire dicté du Précis »), d’où sa dénomination par nous d’auto-commentaire. Cet auto-commentaire connaît désormais une édition critique, fruit d’un travail de doctorat, qui devrait être publiée, cf. Ibn al-Ḥāḡīb (*Imlā’*, 657 p.). Dans les lignes qui suivent, la foliotation indiquée est celle de cette édition critique qui reprend celle du manuscrit de Damas du *Imlā’ alā al-Kāfiya*, manuscrit vraisemblablement datable du IX^e/XV^e siècle dont le Professeur Pierre Larcher a bien voulu nous donner les microfiches. L’édition quant à elle est le fruit de la collation de ce manuscrit de la bibliothèque nationale de Damas (№8776, 119 folios) aux manuscrits du Chester Beatty de Dublin (№5289, 192 folios) daté du VIII^e/XIV^e, de la British Library de Londres (№Or.4823, 507 folios) daté en son colophon de 717/1317, ainsi que d’une ancienne édition imprimée d’Istanbul (1311/1894) dont les sources manuscrites ne sont pas connues et considérée pour cette raison comme un manuscrit selon l’avis de Blachère & Sauvaget, 1953. Par ailleurs, dans la suite de cet article, “D” renvoie au manuscrit de l’auto-commentaire d’Ibn al-Ḥāḡīb de la bibliothèque nationale syrienne de Damas, “Dn” à celui du Chester Beatty de Dublin, “L” à celui de la British Library de Londres et “I” à l’édition imprimée de ce texte à Istanbul (1311/1894). Les chiffres qui suivent ces lettres capitales renvoient, eux, respectivement au folio ou à la page, séparés par une barre fractionnaire du numéro de la ligne.

¹² Cf. Weipert (2009 : 118) et Fleisch (1974 : 165-8).

défaut caractérisé de diacritisme¹³, etc. Pour autant, les phénomènes graphiques peuvent être pour certains la trace d'une phonologie qui, elle, peut être qualifiée de non classique, voire de dialectale, ce que nous verrons. Dans ces cas, les phénomènes graphiques seront alors convoqués pour mettre à jour l'aspect arabe moyen ou dialectal des manuscrits. Nous distinguerons dans les lignes qui suivent entre plusieurs niveaux, phonographématique, morphologique et syntaxique, et nous finirons par quelques cas d'hypercorrections.

Dernière précision, les « écarts » dont il sera question ne sont pas forcément tous imputables à l'auteur du *Imlā'* *'alā al-Kāfiya*, à savoir Ibn al-Ḥāḡib, mais peut-être aussi simplement aux copistes auteurs des manuscrits que nous avons utilisés...

1. Niveau phonographématique

1. 1. Le traitement de la *hamza*

Une tendance très générale à noter est celle de l'élision de la *hamza* et de son remplacement par la voyelle longue correspondant à son support. Il en va ainsi entre autres nombreux exemples de *ra's* orthographié le plus souvent راس, c'est-à-dire *rās* (D 6b/5). Faut-il pour autant en conclure à un dialectalisme avec une réalisation graphique coïncidant avec la prononciation dialectale [ra:s] ? Il est possible d'attribuer ce trait au fait que la *hamza*, en tant que signe graphique, est finalement d'invention récente et, en tant que signe phonétique, justiciable de multiples traitements.

Rappelons en effet que Ḥalīl (m. 174/791) et Sībawayhi (m. 180/796) ne la concevaient pas comme une consonne mais plutôt à l'instar du *alif*, du *wāw* et du *yā'* comme une articulation concave (*aḡwaf*, pl. *ḡūf*) venant du *ḡawf*, le creux de la poitrine (cf. Fleisch, 1971 : 151b). Ce peut expliquer, aux côtés de la tendance « hedjazienne » au *tahfif al-hamza* (litt. : « allègement de la *hamza* », i.e. sa non réalisation effective¹⁴), le fait que la *hamza* n'ait pas reçu au début du passage à l'écrit de l'arabe de signe graphique propre mais ait été au contraire confondue avec sa voyelle contextuelle et donc rendue par la voyelle longue correspondante.

D'invention plus récente que les autres articulations arabes, quand il s'agit de la noter, elle le fut tout d'abord par un point de couleur, pratique qui était visiblement encore en cours jusqu'au ^e^e/^e^e siècle. Ce n'est donc que tardivement qu'apparaît le signe désormais utilisé, à l'origine un petit *'ayn*, pour symboliser la prononciation d'occlusive glottale propre à la *hamza*, cf. Fleisch (1971 : 152a), ce qui permet d'expliquer, dans les manuscrits, à la fois son inexistence au mépris des canons désormais admis, voire son utilisation imparfaite (notamment en ce qui concerne son support).

¹³ On consultera par ailleurs sur cette question du développement du diacritisme Hirschfel (1919 : 159-83), Revell (1975 : 178-90) et Rāḡib (1990 : 14-29) ainsi que, plus particulièrement concernant l'aspect défectueux de ce dernier dans les *papyri*, outre ce dernier, l'article de Kaplony (2008 : 91-112). Notons par ailleurs que le plus vieil exemple de diacritisme serait daté entre le second quart du ^e^e et le début du ^e^e siècle de l'Ère chrétienne, cf. al-Ghul (2004 : 105-18).

¹⁴ Sur l'ensemble de cette question du *tahfif al-hamza*, voir Fleisch (1961 : I, 102-108).

Néanmoins, certains traitements de la *hamza* dans les manuscrits permettent d’inférer le caractère arabe moyen, d’un point de vue syntaxique, de la langue employée, ce que nous montrerons ci-après (cf. *infra* p. 305-306).

1. 2. Permutations des articulations

Contrairement au cas précédent qui peut ne pas représenter absolument un trait dialectal mais être justiciable d’une explication uniquement graphique, les manuscrits présentent de nombreuses permutations d’articulations qui, elles, semblent bien indiquer un dialectalisme.

1. 2. 1. Permutation et diacritisme

Il en va ainsi de *mitl* orthographié *متل* pour *mitl* (« comme »). On pourrait *a priori* là encore penser à un simple défaut de diacritisme, comme cela est très largement le cas dans les manuscrits consultés, et notamment ceux de Londres et de Damas¹⁵. Néanmoins, lorsqu’il est question de défaut de diacritisme, c’est l’ensemble du diacritisme du caractère qui manque, à savoir le point unique des lettres n’en ayant qu’un (*ba*’, *ḡīm*, *ḥā*’, *dāl*, *zāy*, *dād*, *zā*’, *ḡayn*, *fā*’ et *nūn*), les deux du *tā*’, *qāf* et du *yā*’, et les trois du *tā*’ et du *ṣīn*. Le *qāf*, par exemple, ne perd pas un seul point pour ressembler alors à un *fā*’ mais perd les deux pour n’être alors plus qu’une boucle (ـ), le *fā*’ ayant la même graphie lorsqu’il perd lui-même son point. Il en va de même du *ṣīn* qui, s’il doit perdre son diacritisme, le perd complètement et ressemble alors au *sīn*. Le même constat touche le *tā*’ qui, s’il doit perdre son diacritisme, le perd complètement pour devenir une indentation sans point : ـ .

Admis que le défaut de diacritisme concerne l’ensemble des points et non une partie de ceux-ci, il faut émettre deux hypothèses : soit le défaut de diacritisme n’est que l’omission des points, dans des textes qui en sont coutumiers, soit autre chose. Dans le cas du *dāl* (ذ) orthographié *dāl* (د), cela peut en effet n’être que l’omission du point de l’articulation *dāl* et cela ne permet pas nécessairement d’inférer le caractère dialectal de la prononciation par le passage d’une interdente à une occlusive apico-dentale correspondante. Par contre, dans le cas de *mitl* (متل) orthographié *mitl* (متل) et non *mixl* (مئل), il semble nécessaire d’y voir la réalisation dialectale en *mitl*, ce qui est le cas à d’innombrables endroits des manuscrits (D 48a/13 pour n’en donner qu’un). Il en va de même de *tāniya* (« deuxième, seconde ») orthographié *tāniya* (تانية) en D 55a/20 en autres exemples. Ainsi, dans ce cas, l’orthographe permettrait bien d’identifier une prononciation dialectale, toujours présente en Syrie actuelle du reste où, dans certains cas, on assiste au passage de l’interdentale *tā*’ à l’occlusive apico-dentale *tā*’¹⁶.

¹⁵ À titre d’évaluation, nous estimons à quelque 20 000 le nombre de mots au diacritisme défectueux (ce qui peut équivaloir à plus d’un défaut par mot) sur un ensemble d’approximativement 181 000 mots, soit environ 11% des mots du manuscrit damascène.

¹⁶ L’autre possibilité étant le passage du *tā*’ au *sīn* comme dans *maṭalan* (مثلاً) prononcé *masalan* (مسلاً). Cela permettra du reste de distinguer, au moins dans le dialecte de Damas, « deuxième, seconde » comme ordinal féminin, prononcé *tāniya* et « seconde » comme unité de temps, prononcé *sāniya*.

1. 2. 2. Permutation pure

Certains indices phonographématiques plaident encore pour une interprétation arabe moyenne, comme c'est le cas avec *d-r-f* (صرف L 322/2) au lieu de *z-r-f* (ظرف D 70b/5 et I 81/10) pour *zarf* (« circonstant ») où l'on retrouve un trait dialectal bien vivant, comme à Damas encore actuellement où *nazzārāt* (نظارات « lunettes ») est réalisé *naddārāt* (نضارات). Ce phénomène, dans les dialectes actuels, coexiste avec son opposé qui est la réalisation du *dād* en *zā'*, le classique *bi-l-dabṭ* (بالضبط) étant réalisé à Damas en *bi-l-zabṭ* (بالظبط)¹⁷. On retrouve justement cette permutation avec العايظين (D 71b/10) mis à la place de *al-'ā'idīn* (العائضين « ceux qui compensent, remplacent »). Le même terme est rendu العايضين (L 326/4) ou, mieux العائضين (I 82/19). Enfin, et toujours concernant ces permutations régulières de phonèmes propres aux réalisations dialectales, on trouve *hādir* correctement graphié *h-ā-d-r* حاضر (D 107a/12, Dn 165a/4, I 122/10), mais *h-ā-t-r* حاضر dans le manuscrit de Londres (L 460/2).

1. 2. 3. Permutation pour cause d'insuffisante réalisation des emphatiques

Certains traits relevés dans les manuscrits grammaticaux utilisés viennent trahir la faible réalisation des emphatiques, ce qui peut être identifiable avec une tendance dialectale, ce qui se traduit par leur permutation en leur correspondante non emphatisée. Le phénomène est ainsi visible avec *maḥdūr* (« mis en garde ») orthographié محذور (D 16a/16, Dn 24b/9, L 130/5) d'une part et *maḥzūr* (« prohibé ») محظور (I 22/11) de l'autre...

Un autre lièvre du même acabit est soulevé grâce à I (52/29) qui donne *wa-inna-mā ḡawwaza-hu ba'd al-naḥwiyyīn anna-hu laysa mubāširan* alors que D (44a/17) donne lui *ba'd al-naḥwiyyīn*. Non seulement donc, à une certaine étape, le *dād* a-t-il été suffisamment peu emphatisé pour devenir *dāl* ou au contraire le *dāl* très emphatisé pour devenir *dād*, mais surtout, en comparant avec L (200/11) et Dn (80b/14) qui donnent eux *ba'd al-tagwīz* on tient là plusieurs informations. Quels sont alors les enseignements à tirer de ces différences ?

Tout d'abord, on notera à un niveau purement graphique la proximité en écriture arabe non diacritée entre *al-tagwīz* orthographié الحوير et *al-naḥwiyyīn* orthographié الحويس.

Dans un second temps, on notera que la lecture de L et de Dn est plus conforme au sens et qu'en conséquence, 1) L et Dn sont selon toute vraisemblance plus anciens que D (qui est par ailleurs hautement plus fautif que L et Dn), 2) D et I forment ici un ensemble ayant eu pour lecture commune *al-naḥwiyyīn*, 3) on est donc passé de *ba'd* (L, Dn et D) à *ba'd* (I) ce qui suppose donc la non réalisation des emphatiques dont la traduction graphique se trouve ici.

On remarquera enfin la généralisation du phénomène pausal. En effet, la seule raison qui permet de trouver *ba'd* à la fois chez L, Dn et D, chez L et Dn *ba'd al-tagwīz* et chez D *ba'd al-naḥwiyyīn*, est bien la lecture pausale puisque sinon, on ne pourrait pas confondre *ba'da*, complément résultatif à l'accusatif dans la construction *ḡawwaza-hu ba'da al-tagwīz* (« il l'a quelque peu permis »), avec *ba'du*, sujet dans la construction *ḡawwaza-hu ba'du al-naḥwiyyīn* (« certains grammairiens l'ont permis »)...

Donc, dans l'hypothèse assez réaliste d'une antériorité de L et Dn sur D, le passage de *tagwīz* à *naḥwiyyīn* indique assez clairement une erreur de type graphique reposant sur un

¹⁷ Phénomène pour lequel on se reportera à al-Wer (2004 : 21-31).

ductus sans diacritisme (ou à diacritisme défectueux), quand le passage de *ba'd* à *ba'd* indique lui un phénomène phonologique : la trop faible réalisation des emphatiques.

1. 2. 4. Erreurs graphiques dues au phénomènes de pause (*waqf*)

Qu'il nous soit permis ici d'ouvrir une parenthèse en continuant sur l'importance du phénomène pausal (*waqf*) en arabe¹⁸. Montrons, une fois encore dans l'exemplaire de Damas, que certaines traces graphiques viennent trahir des phénomènes phonologiques plus anciens. Ainsi Bahrāwī, copiste du manuscrit de Damas, donne à lire *yawman* (sing. accusatif) là où il faut lire *yawmāni* (duel nominatif). Ce faisant, soit il recopie à l'identique le texte qu'il a sous les yeux sans déceler l'erreur, soit il écrit sous la dictée de quelqu'un qui, lui, lit *yawmāni* (يومان) réalisé de manière pausale et normale, en *yawmān* (يومان) et qui devient sous le calame du copiste *yawman* (يوماً). De la même manière, le même copiste, en D (60a/19), en omettant le *dāl* de *wa-dālikunna* (وذلكن), transforme ce dernier en *wa-lākin* (ولكن), prouvant de manière incidente que le *wa-dālikunna* initial n'était pas vocalisé puisqu'alors il n'aurait pas pu réinterpréter le *nūn* géminé en un *nūn* quiescent.

2. Niveau morphologique

Au niveau morphologique, nous allons montrer comment les manuscrits grammaticaux que nous avons consultés s'écartent des normes classiques d'accord, et cela selon trois axes : déclinaison modale, accord en genre et accord en nombre.

2. 1. Cas d'accords modaux irréguliers

Pour faire suite à ce qui précède, notons que certaines vocalisations peuvent être l'indice, une fois encore, d'une réalisation pausale. C'est notamment le cas de **an yakūn* orthographié أن يكون (D 50a/3) en lieu et place de *an yakūn^[a]* (أن يكون) où l'on voit que pour marquer la pause, non seulement la *fatha* attendue pour *yakūna* n'est pas présente, mais encore qu'elle est remplacée par un *sukūn* au mépris de la règle de la rencontre des deux éléments quiescentes qui voudrait qu'on ait *y-k-n* (يكن). Notons par ailleurs que cette pause intervient en plein milieu d'énoncé et non à la fin de celui-ci, prouvant une nouvelle fois son caractère extrêmement plus général qu'on ne veut bien lui attribuer.

Nous citerons plus loin un autre cas d'accord modal non régulier, mais pour exemplifier un « écart » syntaxique cette fois-ci (cf. *infra* p.307-308).

2. 2. Cas d'accords irréguliers en genre et en nombre

C'est notamment le cas avec les pronoms relatifs, ce qui se retrouve très fréquemment dans les textes narratifs médiévaux relevant de l'arabe moyen. Ainsi, si *al-latī tu 'dīn* (« qui [fém. sing.] annonce ») est réalisé en التي تؤذن (D 67b/14) ou en الذي يؤذن (I 78/11) qui accorde avec un terme masculin, l'exemplaire londonien accorde, lui, le relatif à la façon de l'arabe moyen, c'est-à-dire ne l'accorde justement pas en réalisant sa forme masculine sans considération du genre puisqu'il donne الذي تؤذن (L 311/6).

¹⁸ Pour lequel nous renvoyons à Sartori (2014) (*à paraître*).

D'autre part, la plupart du temps dans les manuscrits, le pronom relatif duel n'est pas réalisé avec deux *lām*-s, mais un seul tel que *ā-l-d-ī-n* soit *الذین* (D 84b/20, L 376/7, Dn 118a/6) dont le ductus est alors semblable à celui du pronom relatif pluriel *al-laḏīn* écrit lui aussi *الذین*. Il est alors *parfois* fait appel à la vocalisation pour distinguer les formes, comme en L 68/7 qui donne *الذین* avec une *fatha* sur le *dāl* et une *kasra* sous le *nūn*. Pour sa part, l'édition imprimée d'Istanbul fait bien la différence en écrivant *ā-l-l-d-ī-n* (*الذین*) pour *al-llaḏayni* (I 97/21).

3. Niveau syntaxique

Au niveau syntaxique nous entreverrons cette fois-ci encore des traits présents dans les manuscrits qui trahissent, sur la base d'accords non réguliers, des phénomènes dont certains sont à identifier comme arabes moyens ou dialectaux. Nous mettrons en plus en avant ici, dans cette section réservée plus spécifiquement à la syntaxe, la multiplicité des formes de négations qu'il est possible d'observer dans ces manuscrits.

3. 1. Les accords

Concernant les accords, là encore nous distinguerons les accords en nombre, en genre et en déclinaison, cette fois-ci casuelle.

3. 1. 1. Cas d'accord irréguliers en nombre

On note dans les manuscrits consultés, et qui sont une nouvelle fois pourtant des manuscrits grammaticaux, une tendance à accorder le sujet avec le verbe quelles que soient leurs positions respectives. Ainsi, quelques cas d'accords non conformes aux us classiques sont à signaler. Il en va de *fa-qaṣadū al-fuṣahā'* (« les puristes ont eu l'intention ») graphié *فقصدوا الفصحاء* par D (66b/17-8) pour *فقصدوا الفصحاء*. Ainsi, contrairement aux autres (L 307/8, I 77/13), l'accord n'est pas réalisé selon les règles au singulier pour le verbe précédant son sujet puisqu'on aurait dû avoir *fa-qaṣada* [3^e pers. masc. sing.] *al-fuṣahā'* [3^e pers. masc. pl.] (*فقصد الفصحاء*).

3. 1. 2. Cas d'accords irréguliers en genre

Le colophon du manuscrit de Londres date celui-ci du mercredi 24 ramadān 717/30 novembre 1317. Il est précisément écrit : *wa-wāfaqa al-farāg min-hu nahār al-arbi'ā' rābi' ishrīna šahr ramadān al-'azīm min šuhūr sanat sab'ata 'ašrata wa-sab'i-mi'atin* (« son achèvement a concordé avec le mercredi vingt-quatre du glorieux mois de ramadān des mois de l'année sept cent dix-sept ». Or, dans un premier jet, corrigé, mais que l'on distingue encore, il était écrit *min šuhūr sanat sab'ata 'ašara wa-sab'i-mi'atin* où l'accord était donc fait contrairement aux règles en usage puisque le nom de l'unité était accordé en genre avec le nom compté (*sana*) et le nom de la première dizaine ([11-19]) accordé en genre inverse avec ce même nom compté, quand c'est justement l'inverse qui est, classiquement, attendu : accord en genre de la dizaine du segment [11-19] et accord en genre inverse de l'unité¹⁹.

¹⁹ Si cela peut relever d'une simple mauvaise maîtrise, de la part du copiste, des règles classiques d'accord du nom de nombre et du nom compté, il n'en demeure pas moins que ce type de traits est fréquent dans la littérature

Notons aussi l'accord non régulier, puisque ne respectant pas le genre, de *yalzamu ziyādatu-hā* réalisé *يلزم زيادتها* (D 38a/16-7 et L 74/1). Ceci pourrait trahir un caractère arabe moyen avec un verbe systématiquement au masculin, sans égard pour le genre du sujet qui le suit. Dans la même veine, *yadhul fī-hi al-af‘āla kullu-hā* (« en relève tous les verbe ») (Dn 123b/5, I 100/27) où, si le choix de la personne du verbe peut-être laissé libre, *fī-hī* venant couper le lien entre le verbe et le sujet, la vocalisation en *a* de *al-af‘āl* et de son *badal* (« permutatif ») en *u* n'offre pas de cohérence.

Enfin, de la même manière, remarquons le non accord dans les manuscrits du pronom anaphorique avec son antécédent dans *ba‘da-hā* orthographié *بعدها* (D 77b/5, L 349/7, Dn 109b/13) là où, l'antécédent étant duel (*al-wāw wa-l-yā*), l'accord au duel était attendu ainsi que le réalise l'édition imprimée d'Istanbul qui donne bien *بعدهما* (I 89/10) pour *ba‘da-humā*.

3. 1. 3. Cas d'accords casuels irréguliers

Les manuscrits consultés donnent parfois à voir des cas de non variation flexionnelle, ce qui, dans des textes pour la plupart obnubilés par l'*i‘rāb* et son caractère semi-sacré²⁰ est somme toute assez inattendu.

Le premier cas dont nous allons traiter fait une nouvelle fois intervenir la *hamza* et sa graphie dans les manuscrits. Nous pensons y voir, au travers d'une caractéristique de type phonographématique, à la fois le signe d'une prononciation dialectale et par conséquent une trace d'arabe moyen caractérisée par la non variation flexionnelle. C'est le terme *ḡuz*, écrit classiquement et hors contexte *ḡ-z-*²¹ جزء qui permettra de mettre en avant ce phénomène. Le texte du traité donne ainsi *fa-idā mana‘a māni‘ min ‘idhāli-hā* [109b/5] *‘alā al-ism daḡalat ‘alā ḡuz‘i-hi al-āḡir aw ‘alā mā yataqaddam ḡuz‘a-hu wa-lā yu‘aḡḡirūna-hā* [6] *‘an al-ḡuz‘ayni ma‘an* (« aussi, lorsque qu'un élément empêche de l'antéposer [109b/5] au nom, elle [la particule *lām* d'inchoation] se place devant sa dernière partie ou devant ce qui précède sa [dernière] partie, et ils [les Arabes] ne la rejettent pas [6] après les deux parties ensemble »)²². Or, et c'est ici que nos manuscrits peuvent se révéler instructifs, Londres comme Dublin donnent, chacun à sa manière, la même graphie pour les deux *ḡuz*-s dont il est question. Londres présente ainsi *على جزوه الآخر او على ما يتقدم جزوه* (L 469/5) pour respectivement *‘alā ḡuz‘i-hi* (génitif) et *ḡuz‘a-hu* (accusatif) dont les graphies auraient dues être, aux termes des

médiévale, comme notamment dans les *Mille et une nuit*, par exemple Nuit n°18 où *arba‘ ḡibāl* de type dialectal est mis à la place de *arba‘at ḡibāl*.

²⁰ Nous renvoyons une nouvelle fois à notre article à paraître où ces questions sont abordées : Sartori (2014).

²¹ *Hamza* sur la ligne puisque précédée d'une quiescence (*sukūn*).

²² Le texte aborde, à cet endroit du traité, la place que doit avoir le *lām* de l'inchoation (*lām al-ibtidā*) relativement aux deux parties que sont thème et propos de la phrase nominale dans le champ de la particule *inna*, ce *lām* devant séparer le thème (nom de *inna*) du propos. Cette particule ne peut alors ni se trouver préfixée au nom de *inna*, en sus que rien ne sépare cette dernière de son nom, ni être rejetée après la seconde partie du noyau de la phrase nominale. En conséquence, elle est préfixée 1) à la seconde partie du noyau de la phrase nominale (qu'il s'agisse du propos ou du thème postposé) ou bien 2) à ce qui précède la seconde partie du noyau. Il est possible d'avoir 1) *inna zaydan la-qā‘imun, inna fī l-dāri la-zaydan*, et 2) *inna zaydan la-fī l-dāri ḡālisun*. Il n'est par contre pas possible d'avoir *inna zaydan ḡālisun la-fī l-dāri* ni *inna zaydan ākilun la-ṭa‘āma-ka*. Cf. Ibn al-Ḥāḡib (*Imlā‘* : 109b/1-6) et Astarābādī (*ŠK* : IV, 372 et ssq).

canons établis, جزءه et على جزئه. De même le manuscrit dublinois présente-t-il lui pareillement dans les deux cas une graphie unique en جزءه (Dn 170b/6). Aussi, et même si une nouvelle fois la pratique de la *hamza* n'est pas encore, visiblement, bien établie au VIII^e/XIV^e siècle, cette graphie identique pour un accusatif et un génitif semble bien témoigner d'une non variation flexionnelle et donc très certainement d'une seule et même prononciation, comme c'est le cas en dialecte, en [dzuzu/oh] quelle que soit la fonction syntaxique du terme en question. Cela vient donc trahir, dans un texte sensé être écrit uniquement en classique, une teinte d'arabe moyen...

Un autre exemple de non variation flexionnelle est à trouver avec le syntagme prépositionnel *'alā hikāyāti-hi* graphié et expressément vocalisé على حكاياته (L 308/4) au lieu de على حكاياته. Il est alors patent que la prononciation, dont la graphie se fait l'écho, est bien de type dialectal donnant quelque chose comme *'alā ḥkāyātoḥ* alors même que nous avons en face de nous un traité grammatical de l'arabe classique ! Et comme au sujet du point précédent, une question se pose : *quid* alors de l'*i'rāb* ?

3. 2. Les négations

Nous allons désormais aborder quelques cas de négations pour montrer comment, toujours dans un texte de grammaire de l'arabe classique, celles-ci sont plurielles. À côté des négations usuelles de l'arabe (*laysa* pour la phrase nominale, *lā yaf'alu*, *lan yaf'ala*, *lam yaf'al* et *mā fa'ala*), on repère certaines autres négations, moins usuelles celles-là. Même si ces dernières dont il est question dans les lignes suivantes sont bien renseignées, elles ne cessent de pouvoir surprendre et méritent donc d'être évoquées ici. Nous en donnons un relevé sans toutefois omettre de renvoyer sur la question à Pennacchietti (1967 : 15-23), Pennacchietti (1968 : 15-25), Larcher (1994 : 388-415), Larcher (1996 : 494-6) et Larcher (2007 : 69-90).

3. 2. 1. *laysa*

La négation la plus remarquable est celle en *laysa* + inaccompli dont on trouve de nombreux exemples. Il en va ainsi de *laysa yalzamu* (D 27b/5, Dn 48a/12) quand *lā yalzamu* est donné ailleurs (L 85/1, I 35/7) ou de *laysa ya'nī* (D 107b/20, L 462/12, Dn 166b/10, I 123/3). Cette forme de négation est aussi en jeu avec l'auxiliaire modal *kāna* comme dans *laysa yakūna* (D 60a/9-10, L 276/3, I 70/4).

L'auxiliaire *kāna* peut aussi au contraire précéder la négation *laysa* comme dans *an yakūna laysa* (D 85a/18, L 378/4, Dn 118b/15, I 98/4) ou encore de *kāna laysa* (D 49a/19, Dn 90a/4-5) alors que les exemplaires de Londres et d'Istanbul donnent *lam yakun* (L 225/5 et I 58/15)²³.

²³ À l'instar de ce que remarque Larcher au sujet de la structure *in kāna laysa*, « une telle structure suggère qu'elle est le résultat d'une application à une phrase à tête nominale d'abord d'un opérateur de négation (*laysa*), puis de l'opérateur [...] » *kāna*, cf. Larcher (2012 : 150).

3. 2. 2. *lā*

A *contrario*, on trouvera pour la négation de la phrase nominale au présent, non la classique négation avec *laysa*, mais avec *lā* + *yakūnu*. Il en va ainsi de *fa-qad zahara la-ka anna al-alif* [7] *wa-l-nūn fī al-asmā' lā takūnu mušabbahatan li-alif al-ta'nū illā bi-'tibār al-'alamiyya* (D 11b/6-7, Dn 14a/5-6, L 49/3-4, I 17/8). Il s'agit en fait d'un potentiel²⁴, ce dont témoignera la traduction : « Il t'est donc apparu que le *alif* [7] et le *nūn* au niveau des substantifs ne peuvent être assimilés au *alif* de la féminisation qu'eu égard à la qualité de nom propre » et non « ne sont assimilés... ».

3. 2. 3. *mā*

Notons enfin une négation rare, quoique bien renseignée, et donnée non comme classique mais comme préclassique (Larcher 2007 : 73 et 76) pour fournir une négation du présent, celle en *mā* + inaccompli (cf. aussi Larcher 1993 : 249). On en trouve deux occurrences identiques en *mā yatakallamu* dans des exemples grammaticaux illustrant différents cas de compléments d'état (*hāl*) (respectivement D 33b/19, L 113/5, Dn 60b/13, I 41/22 et D 33b/20, L 113/6, Dn 60b/14, I 41/23).

4. Les hypercorrections

4. 1. Les hypercorrections simples

Ces hypercorrections²⁵ sont elles aussi, à l'instar des traits que nous avons jusque là relevés, l'indice d'un « écart » par rapport à la langue classique. Le scribe, qu'il soit l'auteur du texte ou son copiste, « prévient » ou « corrige » ce qu'il pense être une faute, bien souvent identifiée par lui comme d'origine dialectale en commettant sans le vouloir, pour s'en prémunir, une faute en en faisant trop.

Prenez comme premier exemple, proprement syntaxique, celui *fa-qaṣadū allā yasta'milūna-hā* orthographié dans le manuscrit de Damas en *فَقَصَدُوا أَلَا يَسْتَعْمَلُونَهَا* (D 52a/11)²⁶. Or on aurait attendu un *manṣūb* (« subjonctif ») en *'allā yasta'milū-hā* écrit *أَلَا يَسْتَعْمَلُونَهَا*. Il s'agit selon toute vraisemblance d'une trace d'arabe moyen et d'hypercorrection. Le texte de premier jet semblerait en effet avoir été *fa-qaṣadū lā yasta'milūna-hā* (*فَقَصَدُوا لَا يَسْتَعْمَلُونَهَا*), et c'est dans un second temps seulement qu'une correction a été effectuée, ce qui est visible dans le manuscrit de Damas : le *alif* orthographique de *qaṣadū* est devenu celui de *allā* (transformant la négation *lā* en *'allā* [*< 'an lā*]) auquel a été rajoutée une *hamza*, très généralement absente du manuscrit comme nous l'avons déjà signalé, tandis qu'un *alif* orthographique était rajouté à *qaṣadū* et, vu le manque de place, quasiment suscrit au-dessus du *wāw* du verbe. Deux choses sont alors à remarquer : tout d'abord le caractère asyndétique du premier jet de la construction, la particule *'an* étant absente, sous une influence dialectale évidente, mais la conjugaison au bon mode (indicatif) du verbe avec le *nūn* de l'indicatif (*nūn al-raf'*) du pluriel masculin singulier, trait non dialectal pour le coup. Par contre, force est de

²⁴ Cf. Pinon (2013 : 314-6).

²⁵ Nous renvoyons notamment ici à Versteegh (2005 : 3-18).

²⁶ Au cas où cela ne serait pas lisible ou visible, voici la suite de caractères : *fa-qāf-ṣād-faṭḥa-dāl-ḍamma-wāw-alif* suscrit-*hamza* sur *alif-lām alif-yā'-sīn-tā'-ayn-sukūn-mīm-lām-wāw-nūn-faṭḥa-hā'-alif*.

constater qu'une fois la correction du caractère asyndétique de la structure effectuée, par la transformation de *lā* en *'allā*, le mode de conjugaison du verbe est alors fautif, mais conservé, au motif qu'il est perçu comme *plus classique* que la réalisation dialectale courante en *yasta 'milū*. Or, cette dernière forme est pourtant équivalente au mode subjonctif et était pour cela justement attendue en *yasta 'milū-hā* يستعملوها. Ceci vient donc trahir une tentative pour s'écarter de la pratique dialectale en commettant une faute, c'est-à-dire une hypercorrection.

Un autre de cas d'hypercorrection, fréquent dans les manuscrits utilisés, concerne une nouvelle fois la *hamza*. En effet, dans certains cas qui ne sont pas isolés et alors qu'elle manque à de nombreux autres endroits qui en requièrent pourtant la présence selon les normes de l'orthographe, on trouvera la *hamza* présente quand l'orthoépique et l'orthographe classiques imposent au contraire son absence en en faisant une *hamzat waṣl* (« *hamza* de liaison » dite aussi « instable »). Rappelons brièvement que la *hamza* est nécessairement de liaison dans le cas des noms d'action des formes augmentées VII, VIII et X (pour ne citer que les plus courantes) et à l'usage dans quelques cas dont la liste exhaustive suit : *ibn* (« fils [de] »), *ibna* (« fille [de] »), *imru'* (« homme »), *imra'a* (« femme »), *iṭnān* (« deux » masc.²⁷), *iṭnatān* (« deux » fém.), *ism* (« nom »), *aymun* (« homme ou femme non marié(e) »), *aymu l-lāh* (« j'en jure par Dieu ») et *ist* (« anus »)²⁸.

Au mépris donc de ces règles classiques, et ce principalement dans le manuscrit de Londres, on trouvera *iltazamū* orthographié التزموا (L 8/7), *ušturiṭat* orthographié أُشْتَرِطْتُ (L 35/1), *u'tubira* orthographié أُعْتَبِرُ (L 37/11, L 280/1), *ušturiṭa* orthographié أُشْتَرِطُ (L 38/10), ou *uḥtīḡa* orthographié أُحْتِجُ (L 287/10) là où partout la *hamza* n'a pas sa place dans le cadre de la langue classique.

Un autre exemple d'hypercorrection est à trouver avec *yadullu-k[a]* orthographié يَدُلُّكَ (D 86a/11, Dn 120b/1, I 99/3) alors qu'*a contrario*, Londres présente, lui, *yadull^{li} la-k[a]* ainsi orthographié يَدُلُّكَ (L 381/11). Or, le régime normal du verbe est bien *dalla-yadullu fulānan 'alā/ilā šay'in* (« indiquer quelque chose [complément d'objet indirect en arabe] à quelqu'un [complément d'objet direct en arabe] et non *li-fulānin*²⁹. Il est ici fortement possible d'émettre l'hypothèse que L a identifié la graphie يَدُلُّكَ à une cliticisation de type dialectal, phénomène courant dans les textes narratifs médiévaux relevant de l'arabe moyen, comme par exemple avec *fa-qāllōh* graphié فقال له au lieu du classique *fa-qāla la-hu* (فقال له). Il a alors « paré » cette erreur, pour semble-t-il éviter une lecture du type [jadullak] selon lui dialectale, en disjoignant le verbe du pronom personnel objet au moyen d'une particule (*li-*), croyant ainsi « rétablir » le caractère classique de la langue grâce à [jadullu laka]. Ce faisant, L fait donc preuve ici d'hypercorrection.

²⁷ Ce qui concerne donc aussi par conséquent le nom du lundi, *al-iṭnayn*, parfois abusivement écrit *al-'iṭnayn*.

²⁸ Notons que cette liste est réduite chez ce vieux pudibond de Ġalāyīnī (al-) (2000 : I, 158) qui, de la même manière qu'il omet *han* (« fente, vagin ») à propos des « six noms », omet ici *ist* pourtant cité par les autres grammairiens médiévaux, prouvant ainsi une nouvelle fois sa pudicité très XIX^e siècle, cf. Sartori (2010).

²⁹ Cf. Ibn Manzūr (*Lisān* : V, 291).

4. 2. Hypercorrection ou procédé autonymique ?

Nous prendrons avant de conclure un dernier exemple qui nous permettra de mettre au jour ce qui peut être considéré comme une technique d'autonymie dans la tradition grammaticale arabe et par conséquent, justement dans un texte grammatical, de ne pas trop vite conclure à une hypercorrection ou même à une faute, mais d'y possiblement voir un procédé grammatical.

Sans encore une fois entrer dans les détails de l'extrême multiplicité de graphie de la *hamza* dans les manuscrits, un cas intéressant est à relever où l'on repère la trace d'une hypercorrection dont fait preuve le copiste de l'exemplaire de Londres. Le terme en question est *fa' lā'*, féminin de *'af'al*, schème des adjectifs de couleurs et d'infirmités, et, comme lui, diptote. Ce terme se trouve dans les manuscrits dans l'expression *'af'al fa' lā'*. Son orthographe est فعلاء (ce que donne du reste bien I 91/5). Si par contre le manuscrit de Damas donne pour graphie فعلاء (D 79a/5) avec une *hamza* sur le *alif* et non après, celui de Londres donne lui فعلاي (L 355/11). Étant donné que la *hamza* est ainsi élidée et remplacée par un *yā'*, cela indique que *fa' lā'* est donc le complément adnominal de *'af'al* dont l'indice est le *yā'* en tant que reste de la vocalisation en *i* de la *hamza* disparue (*'af'alu *fa' lā'i*)... Par cette expression, il s'agit de viser les adjectifs de couleurs et d'infirmités, *'af'al* étant ici désigné comme le masculin de *fa' lā'* et non de *fu' lā'* qui a pour masculin un même *'af'al*, mais désignant alors le schème masculin singulier de l'étatif (type *'akbar* et *kubrā* respectivement « plus grand » et « plus grande »). Plus précisément, cette formulation, avec cette caractéristique graphique soulignée dans le manuscrit de Londres, permet de comprendre que ce dont il est question n'est pas le masculin et le féminin des adjectifs de couleurs et d'infirmités mais uniquement la forme masculine. La traduction est alors « “*'af'al*” de/lié à “*fa' lā'*”³⁰ » et non simplement la suite « *'af'al fa' lā'* ».

Deux remarques pour aller plus loin, dont la première éclairera le fait que nous puissions nous trouver dans le cadre d'une hypercorrection. Le masculin comme le féminin des adjectifs de couleurs et d'infirmités sont diptotes. Certes, la triptosie réapparaît lorsque le terme diptote à l'état indéterminé devient déterminé. Or, si c'est bien nécessairement le cas du premier terme d'annexion, déterminé par l'annexion à un terme qui le suit, ce n'est pas nécessairement le cas du second qui lui peut demeurer indéterminé... En conséquence, on aurait dû avoir *'af'alu fa' lā'a* et non *fa' lā'i*, et c'est pourquoi il est possible, dans le cas du manuscrit de Londres avec la graphie فعلاي d'émettre l'hypothèse d'une hypercorrection, le copiste mettant indûment au génitif *fa' lā'* en *fa' lā'i* dont la trace graphique est le *yā'* en lieu et place de la *kasra* sous la *hamza* désormais élidée chez lui.

Mais une autre hypothèse est envisageable : le fait que le copiste ait sciemment mis *fa' lā'* au génitif en *fa' lā'i* en sachant qu'il s'agit d'un terme diptote. Cet acte délibéré s'inscrirait dans la pratique de l'autonymie³¹ dans la tradition grammaticale arabe. En effet, et de la même manière que Pierre Larcher note que des « noms communs [...] deviennent des

³⁰ Que l'on pourrait aussi traduire ainsi : « tout mot représentant le schème *'af'al* lié à tout mot représentant le schème *fa' lā'* », cf. Guillaume (2009 : 175-6).

³¹ Pour laquelle nous renvoyons, pour nos études, à Larcher (2005) et Guillaume (2009), mais aussi plus largement au numéro consacré à cette question par *Histoire Épistémologie Langage* (27/1, 2005).

noms propres parce qu'on leur donne le traitement flexionnel de ces derniers, comme les noms de nombre, normalement triptotes, traités comme diptotes dans *sittatu di'fu talāṭata* (« Six est double de Trois ») et *arba'atu niṣf tamāniyata*³² (« Quatre est la moitié de Huit ») (Larcher, 2013 : 311), on retrouve ici la même logique à l'œuvre. Ainsi, *fa'lā'*, diptote mais traité comme un triptote se présente comme un autonyme (renvoyant au signifiant *fa'lā'* et devenant ainsi un « substantif “normal” devant être à ce titre affecté du *tanwīn* », voire « assimilable à des noms propres³³ », Guillaume (2009 : 177 et 180), ce qui rejoint Larcher cité ci-dessus). Par ricochet cela fait alors concevoir son masculin *'af'al* comme tel, et ce qui explique pourquoi il faut comprendre « “*'af'al*” de/lié à “*fa'lā'*” » et non simplement « *'af'al fa'lā'* ». En résumé, et s'il ne s'agit pas juste d'une hypercorrection dans le cas du manuscrit de Londres, traiter un triptote comme un diptote (cas relevé par Larcher) de même que traiter un diptote comme un triptote (cas du manuscrit de Londres), donc traiter des mots de manière agrammaticale, ou autrement dit « au mépris de la syntaxe régulière » (Lallot & Rosier-Catach 2005 : 8), permet d'en faire des autonymes³⁴.

5. Conclusion

La langue des manuscrits arabes médiévaux, quels qu'ils soient, est une langue plurielle et non figée ni normée. Ce qui est plus marquant et qui vient remettre en cause les prénotions et idées préconçues que l'on pouvait nourrir, c'est bien le fait que des manuscrits *grammaticaux* du VIII^e/XIV^e siècle et IX^e/XV^e siècle, eux-mêmes tirés d'un traité datable de la première moitié du VII^e/XIII^e siècle, demeurent des manuscrits médiévaux en ce sens qu'ils ne sont pas forcément écrits de manière plus normée que des textes narratifs de la même époque. Ils sont au contraire soumis aux mêmes “variations”, que celles-ci ne soient que graphiques ou même syntaxiques, trahissant alors, comme pour les textes narratifs médiévaux, certains phénomènes d'arabe moyen qu'on aurait pu penser absents d'un traité grammatical dont la raison d'être est justement le rappel de la norme.

Références

Sources primaires

- Astarābādī, Raḍī al-Dīn (Al-). *ŠK* = Muḥammad b. al-Ḥasan Nağm al-Dīn Raḍī al-Dīn al-Astarābādī, *Šarḥ Kāfiyat ibn al-Ḥāğib*, Éd. Émile Badī' Ya'qūb, 1998. Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 5 tomes.
- Ġalāyīnī (al-), Muṣṭafā B. Muḥammad Salīm. 2000[1912]. *Ġāmi' al-durūs al-'arabiyya*, Éd. 'Abd al-Mun'im Ḥalīl Ibrāhīm, Beyrouth: Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1ère éd.

³² Que nous aurions pour notre part lu *tamāniyata* comme complément adnominal de *niṣf* et pour cela au génitif dont la marque est ici la vocalisation en *a* puisque traité comme diptote.

³³ Avec les difficultés de compatibilité soulevées par Guillaume (2009 : 180 et ssq).

³⁴ Nous noterons juste avec Guillaume qu'il s'agit, à l'époque médiévale, en arabe comme dans les autres langues, « de procédés souvent ingénieux mais dont l'usage n'est nullement systématique » (Guillaume 2009 : 172).

- Ibn al-Ḥāḡib. *Imlāʿ* = ʿUṭmān b. ʿUmar b. Abī Bakr b. Yūnus Abū ʿAmr Ḡamāl al-Dīn Ibn al-Ḥāḡib al-Miṣrī al-Dimaṣqī al-Mālikī, *al-Imlāʿ ʿalā l-Kāfiya fī l-naḥw*, Éd. Manuel Sartori, 2012. travail de doctorat sous la direction de Pierre Larcher, [inédit].
- Ibn Manzūr. *Lisān* = Muḥammad b. Mukarram b. ʿAlī b. Aḥmad Abū al-Faḍl Ḡamāl al-Dīn al-Anṣārī al-Rūwayfaʿī al-Ifriqī al-Miṣrī Ibn Manzūr, *Lisān al-ʿArab*, 2003. Beyrouth, Dār ṣādir, 2ème éd., 18 tomes.

Sources secondaires

- al-Ghul, Omar. 2004. « An early arabic inscription from Petra carrying diacritic marks », in *Syria* 91. 105-18.
- al-Wer, Enam. 2004. « Variability Reproduced: A Variationist View of the [d̥]/[d] Opposition in Modern Arabic Dialects », in Martine Haak *et al.* (eds.), *Approach to Arabic Dialects: A Collection of Articles presented to Manfred Woidich on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, Leyde: E. J. Brill, Studies in Semitic Languages and Linguistics. 21-31.
- Blachère, Régis & Sauvaget, Jean. 1953. *Règles pour éditions et traductions des textes arabes*, Paris: Les Belles Lettres.
- Fleisch, Henri. 1961. *Traité de philologie arabe. vol. I. Préliminaires, phonétique, morphologie nominale*, Beyrouth: Imprimerie catholique, 2 tomes.
- . 1971. « Hamza », in B. Lewis *et al.* (éds.), *Encyclopédie de l'Islam (EI2)*, Leyde – Paris: E. J. Brill – G.-P. Maisonneuve & Larose S. A., nouvelle édition, 11 tomes, t. III, 150-52.
- . 1974. « Note sur al-Astarābādī », in *Historiographia Linguistica* 1/2. 165-68. Amsterdam, J. Benjamins.
- Guillaume, Jean-Patrick. 2002, « Le moyen-arabe, langue des *Mille et une nuits* », <http://www.univ-tours.fr/arabe/>.
- . 2009. « Un homme nommé ʿAfʿal : Sībawayhi et les incertitudes du métalangage », in *Histoire Épistémologie Langage* 31/1. 171-87. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- Hirschfel, Hartwig. 1919. « The Dot in Semitic Paleography », in *The Jewish Quarterly Review* 10/2-3. 159-83. Philadelphie, University of Pennsylvania Press. New Series.
- Kaplony, Andreas. 2008. « What Are Those Few Dots For? Thoughts on the Orthography of the Qurra Papyri (709-710), the Khurasan Parchments (755-777) and the Inscription of the Jerusalem Dome of the Rock (692) », in *Arabica* 55/1. 91-112. Leyde, E. J. Brill.
- Kouloughli, Djamel Eddine. 2004. « Le texte arabe du *Roman de Baybars*. Premier survol du corpus électronique », in *Arabica* 51/1-2. 121-43. Leyde, E. J. Brill.
- , (s. d.), « Moyen arabe et questions connexes », http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CFUQFjAA&url=http%3A%2F%2Fcle.ens-lyon.fr%2Fservlet%2Fcom.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw%3FID_FICHIER%3D1332154731884&ei=9qzMT-H5Eciu8gPk743hDw&usq=AFQjCNGAYRFuDxPmRK-3yL5zJrM-9SrWig&sig2=x6DqaBLL_vgd9FDbzCPhCw.
- Lallot, Jean & Rosier-Catach, Irène. 2005. « Le devenir d'un merveilleux outil », in *Histoire Épistémologie Langage* 27/1. 7-10. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.

- Larcher, Pierre. 1993. « Un grammairien « retrouvé » : ‘Abd al-Qāhir al-Ġurġānī. Note sur quatre éditions récentes de ses ouvrages grammaticaux », in *Arabica* 40. 248-53. Leyde, E. J. Brill.
- . 1994. « *Mā fa‘ala* vs *lam yaf‘al* : une hypothèse pragmatique », in *Arabica* 41. 388-415. Leyde, E. J. Brill.
- . 1996. « *Mā fa‘ala* vs *lam yaf‘al* : addendum », in *Arabica* 43/3. 494-96. Leyde, E. J. Brill.
- . 2001. « Moyen arabe et arabe moyen », in *Arabica* 48/4. 578-609. Leyde, E. J. Brill.
- . 2005. « L’autonymie dans la tradition linguistique arabe », in *Histoire Épistémologie Langage* 27/1. 93-114. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- . 2006. « Arabe Préislamique - Arabe Coranique - Arabe Classique. Un *continuum* ? », *Die dunklen Anfänge: neue Forschungen zur Entstehung und frühen Geschichte des Islam. Karl-Heinz Ohlig, Gerd-R.Puin (Hg.). 2. Auflage*, Berlin: Schiler, 248-65.
- . 2007. « L’arabe classique : trop de négations pour qu’il n’y en ait pas quelques-unes de modales », in Christian Touratier & Charles Zaremba (eds.), *Cercle linguistique d’Aix-en-Provence. Travaux 20. La négation*, Aix-en-Provence: Publications de l’Université de Provence, 69-90.
- . 2008. « Al-lughā al-fuṣḥā : archéologie d’un concept “idéolinguistique” », in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 124. 263-78. Aix-en-Provence, Publications de l’Université de Provence.
- . 2012²[2003¹]. *Le système verbal de l’arabe classique*, Aix-en-Provence: Presses Universitaires de Provence, 2e édition revue et augmentée.
- . 2013. « Le nom propre dans la tradition grammaticale arabe », in Christian Müller & Muriel Roiland-Rouabah (eds.), *Les non-dits du nom. Onomastique et documents en terres d’Islam. Mélanges offerts à Jacqueline Sublet*, Beyrouth: Presses de l’Ifpo, 303-18.
- Lentin, Jérôme. 2003. « Variétés d’arabe dans des manuscrits syriens du *Roman de Baybars* et histoire du texte », in Jean-Claude Garcin (sous la direction de) & Gisèle Seimandi (eds.), *Lectures du Roman de Baybars*, Marseille: Parenthèses - MMSH, 91-111.
- . 2004. « La langue des manuscrits de Galland et la typologie du moyen arabe », in Aboubakr Chraïbi (ed.), *Les Mille et une nuits en partage*, Paris: Sindbad, 434-55.
- Mahdī, Muḥsin. 1984. *The Thousand and One Nights (Alf Layla wa-Layla) From the Earliest Known Sources, Arabic text edited with introduction and notes*, Leyde: E. J. Brill, 3 tomes.
- Pennacchietti, Fabrizio Angelo. 1967. « Sull’origine della particella negativa araba *mā* », in *Annali dell’ Istituto Orientale di Napoli (Nuova Serie)* 17/1. 15-23. Naples.
- . 1968. « Sull’origine della particella negativa araba *‘in* », in *Annali dell’ Istituto Orientale di Napoli (Nuova Serie)* 18/1. 15-25. Naples.
- Pinon, Catherine. 2013. « Les valeurs de *kāna* en arabe contemporain », in *Romano-Arabica* 13. 305-22. Bucarest, Editura Universtității din București.
- Rāġib, Yūsuf. 1990. « L’écriture des papyrus arabes aux premiers siècles de l’Islam », in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 58. 14-29. Aix-en-Provence, Publications de l’Université de Provence.
- Revell, E. J. 1975. « The Diacritical Dots and the Development of the Arabic Alphabet », in *Journal of Semitic Studies* 20/2. 178-90. Oxford, Oxford University Press.

- Sartori, Manuel. 2010. « Les « six noms » : grammaire arabe et pudibonderie », in *Synergies Monde arabe* 7. 35-45. [En ligne] <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00581765>.
- . 2014. « Ibn al-Ḥāḡib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant », in *Ann. Isl.* 47. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale [à paraître].
- Versteegh, Kees. 2005. « Breaking the Rules Without Wanting to: Hypercorrection in Middle Arabic Texts », in Alaa Elgibali (ed.), *Investigating Arabic: Current Parameters in Analysis and Learning*, Leiden: E. J. Brill, 3-18.
- Weipert, Reinhard. 2009. « al-Astarābādī, Raḡī al-Dīn », *Encyclopédie de l'Islam (EI3)*, Leyde: E. J. Brill, 118.